

Louise Michel la rebelle

Un film de Solveig Anspach
2009 - 1h30 - CL - visa : 119220

Sortie nationale le 7 avril 2010

Sólveig Anspach est née en Islande, d'un père américain et d'une mère islandaise. Après des études de philosophie et de psychologie clinique à Paris, elle intègre la Fémis. Elle poursuit une oeuvre menant de front le documentaire et la fiction. Son travail lui a vite valu une grande reconnaissance avec notamment **Haut les Coeurs !** (Cannes, Quinzaine des Réalisateurs 1999), qui remporte de nombreux prix et vaut à Karin Viard d'obtenir le César 2000 de la meilleure actrice

Sólveig Anspach a tourné dans de nombreux pays, **Made in the USA** long-métrage documentaire (Cannes, Quinzaine des Réalisateurs 2001), **Stormy Weather** (Cannes, Un Certain Regard 2003), tourné en Islande, avec Elodie Bouchez, et Didda qui obtient le César Islandais de la meilleure actrice de l'année, co-produit par les Dardennes. Quant à **Back Soon**, (comédie Islandaise, 2008), il a remporté à Locarno le Prix Variety, à Séville le Grand Prix, et à Mons le Prix du Meilleur Film Européen. Son prochain film **Queen of Montreuil**, est en financement. Elle travaille également à l'adaptation d'un roman de Valérie Sigward : **La Fugue**.

Fiche Technique

Réalisation : Solveig Anspach

Scénario : Jean- luc Gaget et Solveig Anspach

D'après un scénario original de Jacques Kirsner et Michel Ragon

Image : Isabelle Razavet

Son : Eric Boiteau

Décors : Jimmy Vansteenkiste

Costumes : Edith Vespérini

Montage : Mathilde Grosjean

Musique : Martin Wheeler

Durée : 90'

Format 16/9 – HDCAM - Dolby E

Production : JEM Productions

Avec : Sylvie Testud, Nathalie Boutefeu, Bernard Blancan, Alexandre Steiger, Augustin Watreng, Eric Sauvion – Caruso..

Synopsis

Louise Michel est une femme, une révoltée, une communarde. Condamnée pour avoir porté des armes contre les troupes Bismarck puis celles de Versailles, après son incarcération dans la forteresse de Rochefort, Louise est déportée avec des milliers d'autres révolutionnaires sur la lointaine... Nouvelle Calédonie, alors qu'à Paris, infatigable mais isolé, le jeune parlementaire Georges Clemenceau se bat pour arracher l'amnistie des communards. Institutrice, proche de Victor Hugo, Louise va se révéler en déportation une résistante exemplaire. Tous l'admirent. Non seulement elle affermit le courage de ses camarades de détention, mais encore elle se lie aux habitants de l'île, les Kanaks.

Elle leur enseigne le Français, découvre leurs coutumes, leur identité et se sent solidaire de leur rébellion. Dans ce huis clos calédonien Louise Michel s'impose par sa personnalité. À Paris comme à Nouméa, l'histoire de Louise, est celle d'une rebelle.

L'insoumise

Hôpitaux, collèges, lycées, rues, avenues : dans toutes les villes de France, le nom de Louise Michel s'affiche, cependant nul ne la connaît vraiment. En somme, l'héroïne de la Commune a été placardisée par l'histoire.

Bâtarde, née dans un château mais jamais reconnue, elle devient institutrice dans le 18^e arrondissement et se fait remarquer par un conseiller municipal, un certain Georges Clemenceau...

Mais Louise c'est bien sûr la combattante de la Commune de Paris. L'infirmière qui fait le coup de feu, près de son ambulance, à proximité des dernières barricades, celle qui réclame la mort devant le tribunal militaire qui a condamné et fait exécuter son amour, Théophile Ferré ! Condamnée à perpétuité, déportée avec des centaines d'autres en Nouvelle Calédonie, elle va faire preuve d'une incroyable singularité.

La plupart des communards considère que l'homme blanc est porteur de civilisation et doit dominer les peuples de couleur. D'emblée, Louise Michel parle d'égalité.

Se rapproche des Kanaks, leur enseigne le français, découvre leurs coutumes, leur identité, apprend leur langue et finit par se solidariser avec eux lorsqu'ils se révoltent contre l'ordre colonial. Louise Michel est une révolutionnaire, pas une idéologue. Elle pense par l'action. Son anarchie n'est pas théorique. Son comportement moral, son attitude manifestent un refus obstiné de l'injustice et des discriminations. Alors

qu'à Paris Clemenceau, Victor Hugo, tous ses amis se battent pour l'amnistie, Louise écrit des poèmes, fabrique un herbier, vit avec les animaux, jette sur l'humanité caldoche et kanak un regard fataliste et amusé. Pédagogue, d'une authentique modernité, elle termine sa détention en créant à Nouméa des classes ouvertes aux enfants Kanaks ! Une véritable révolution.

Insoumise, rebelle, toute sa vie, Louise rêvera d'un socialisme libertaire au service de l'humanité.

Jacques Kirsner

Femmes de la Commune

«Le jeudi 25 mai 1871 alors que les gardes nationaux abandonnaient la barricade de la rue du Châteaud'eau, un bataillon de femmes vint en courant les emplacer. Ces femmes, armées de fusils, se battirent admirablement au cri de : «Vive la Commune!». Nombreuses dans leurs rangs, étaient des jeunes filles.

L'une d'elles, âgée de dix-neuf ans, habillée en fusilier-marin, se battit comme un démon et fut tuée d'une balle en plein front. Lorsqu'elles furent cernées et désarmées par les versaillais, les cinquantes-deux survivantes furent fusillées.»

«J'ai vu une jeune fille habillée en garde national marcher la tête haute parmi des prisonniers qui avaient les yeux baissés. Cette femme, grande, ses long cheveux blonds flottant sur ses épaules, défiait tout le monde du regard. La foule l'accablait de ses outrages, elle ne sourcillait pas et faisait rougir les hommes par son stoïcisme.»

The Times 29 mai 1871

Association des Amis de la Commune de Paris

46, rue des Cinq-Diamants 75013 Paris

<http://lacomune.perso.neuf.fr>

Louise Michel la rebelle
Entretien avec la réalisatrice Solveig Anspach

Quelle est la genèse de Louise Michel ?

Je dois admettre que je ne connaissais pas grand-chose de Louise Michel, et je ne connaissais pas non plus grand-chose de la Nouvelle Calédonie, quand le producteur Jacques Kirsner, (qui avait ce projet en tête depuis sept ans, je crois), m'a proposé de faire ce film je me suis dit : voilà deux bonnes raisons de le faire, je vais apprendre beaucoup de choses...

Qu'est ce qui vous a séduit dans ce projet ?

J'aime filmer les femmes. Faire le portrait de Louise Michel, à travers ses années de déportation à Nouméa, je ne vois pas trop comment j'aurais pu refuser. J'ai souvent fait des films où les femmes étaient fortes, sans doute parce que ma mère m'a transmis cette image. Toute petite quand je disais à mon père, grand cinéophile, que je voulais faire du cinéma, il me disait « C'est un métier difficile pour une femme ». Maintenant il y a pas mal de femmes cinéastes, surtout en France, mais à l'époque il n'y avait qu'Agnès Varda. Alors, j'allais voir ma mère en pleurant, et elle me disait « Mais ma Solveig, les femmes peuvent tout faire, il faut juste qu'elles soient plus tenaces ». Il faut dire que ma mère est la première femme architecte d'Islande, et petite elle m'amenait souvent sur ses chantiers et finalement un chantier et un tournage ça se ressemble.... C'est peut-être pour cette raison que je me suis toujours intéressée aux personnages de femmes et travaille à mon prochain film, « Queen of Montreuil » et à l'adaptation d'un roman de Valérie Sigward « La Fugue », mais aussi dans beaucoup de mes documentaires, comme « Sandrine à Paris » ou « Que personne ne bouge ! » (l'histoire des braqueuses d'Avignon).

Que saviez-vous de cette figure phare de La Commune ?

Et de cet épisode de sa vie en Nouvelle Calédonie ?

C'est aussi pour montrer une autre facette (ouverture aux autres et au monde, fidélité à ses idées, à la cause des opprimés, mais aussi crises de doute) du personnage, que vous avez souhaité réaliser ce film ?

Le peu de choses que je savais sur la Commune, c'est mon père qui me l'avait appris quand j'étais enfant. Il m'avait raconté l'histoire de cette femme, comme il m'avait aussi raconté l'histoire de Rosa Luxemburg. Ce qui est passionnant avec Louise Michel c'est que c'est une femme totalement moderne, à l'écoute du Monde qui l'entourait, des gens et de la Nature. Ce que nous avons essayé de faire, d'abord avec Jean-Luc Gaget (mon co-scénariste) puis après avec Sylvie, c'est de nous dire « En quoi cette femme peut résonner en nous et qu'est ce qui va faire qu'on va pourra s'identifier à elle, et donc se sentir à sa place ? ».

Outre le scénario, comment vous êtes vous documenté ?

(écrits, historiens...) Existe-t-il beaucoup de descriptions de son exil ? (la découverte et l'interaction avec les kanaks, sa relation avec les autres déportés, la correspondance avec Clémenceau)

Je suis partie d'un scénario existant, mais il a fallu que je le réécrive entièrement avec Jean-Luc Gaget pour que je puisse me réapproprier cette histoire, comprendre ce personnage, pour que j'ai un lien intime avec chaque scène que j'allais tourner.

Nous avons beaucoup lu, sa correspondance, tous ses écrits qui sont nombreux, des livres sur l'époque et la Nouvelle Calédonie, etc... Un livre nous a beaucoup aidé, celui de Joël Dauphiné : « La Déportation de Louise Michel », et puis aux Archives de Nouméa, nous avons eu accès, à ses dessins, des partitions qu'elle avait écrites, ainsi qu'aux journaux d'autres déportés qui parfois parlaient de Louise, et de ce qu'ils vivaient, partageaient au quotidien avec elle. Ça, c'était vraiment intéressant, parce qu'on avait en plus de son point de vue, celui d'autres communards sur elle. Quand on s'est mis à écrire, on se posait toujours la question de comment est-ce qu'elle aurait réagi si elle

avait été dans cette situation que nous étions en train d'inventer... Parce qu'on a aussi inventé des situations, ce film n'est pas un film documentaire. Même si je l'espère juste, dans son interprétation de Louise.

Quelle vision avez-vous de Louise Michel ? Avec ses idées féministes, écologiques, en avance sur son temps, l'avez-vous appréhendé comme une héroïne moderne ?

Complètement moderne. J'ai fait pas mal de films documentaires en prison, et je me suis dit voilà, il faut que j' imagine cette femme aujourd'hui comme si elle était en prison, privée de liberté, privée des siens, même si les conditions de détention dans ce camp de déportés n'étaient pas aussi violentes que celles du bagne.

Ce destin trouve t-il une résonance aujourd'hui ?

Oui, j'ai l'impression que la Commune, au sens large, et Louise Michel en particulier, résonnent très fort aujourd'hui. Elle dit des choses qui font écho à ce que vivent aujourd'hui, les gens au quotidien, pas seulement les femmes mais les gens dans la misère, les ouvriers, les travailleurs ou les sans papiers. Les gens sont souvent bouleversés, par les scènes dans le film, qui mettent en lumière le rapport de Louise au colonialisme, le rapport de Louise aux Kanaks.

Pourquoi avoir choisi Sylvie Testud ? Aviez-vous déjà travaillé ensemble ?

Sylvie était le choix sur lequel nous avons été tous d'accord, immédiatement. Depuis « Carnaval » et « Haut les Coeurs ! », Sylvie et moi, avons envie de travailler ensemble. C'est à l'occasion de ce film que nous avons pu le faire, pour la première fois.

Sylvie, était très heureuse d'incarner ce personnage. Je pense que pour une comédienne, ce rôle est très excitant, parce qu'il y a tant de choses différentes à jouer. Nous ne voulions surtout pas que le personnage soit monolithique, il fallait aussi montrer ses moments de faiblesses, de découragements, et ce qui en elle pouvait agacer son entourage. Ce que Sylvie a apporté est son intelligence et son immense énergie, c'est

quelqu'un qui ne baisse jamais les bras, qui est extrêmement tenace, et têtue... comme devait l'être Louise, d'ailleurs Testud, je crois, veut dire Têtu.

Et les autres comédiens ? Bernard Blancan, Nathalie Boutefeu...

Je voulais travailler avec Nathalie (que j'avais vue dans les films de Bonnel et Desplechin) et Bernard depuis longtemps, et c'est en voyant « les Amitiés Maléfiques » d'Emmanuel Bourdieu que j'ai découvert Alexandre Steiger, qui joue Malato. Ce qui nous portait était l'envie de travailler ensemble et de raconter cette histoire forte.

Comment s'est passé le tournage en Nouvelle-Calédonie ?

Ça a été une expérience inoubliable et parfois difficile. Il nous semblait évident, qu'il fallait tourner ce film là où s'était réellement déroulée cette histoire, mais c'était compliqué, il n'y avait pas vraiment eu de tournage de fiction auparavant, donc il a fallu faire venir tout le matériel de métropole... A un moment j'ai pensé : il faut tourner ce film ailleurs, moins loin, mais Jacques Kirsner trouvait que symboliquement c'était important qu'on tourne dans ce pays. Là où ça s'est passé. Il avait raison. Et puis, j'ai l'habitude de tourner avec de petites équipes de quinze, vingt personnes maximum où je connais chacun. Là, il s'agissait d'une grosse équipe de cinquante personnes, avec aussi énormément de figurants à gérer. Mais j'ai eu la chance de tourner avec Isabelle Razavet, qui a fait l'image du film. Nous nous connaissons bien, depuis notre travail sur « Haut les Coeurs ! », et elle a énormément apporté au film.

Comment les Kanaks qui participent au film l'ont-ils accueilli ?

La vie du film en Nouvelle Calédonie, est belle. Après une projection en plein air au Centre Djibaou devant 600 personnes, et une autre Place des Cocotiers dans le centre ville, le film fait son chemin dans les lycées, les collèges et les tribus. Il dénoue une parole entre les Kanaks et les Blancs. C'est la première fois que des Kanaks jouent dans un film qui parle de leur pays. Et ça, ce n'est pas rien. Au départ on m'a dit :

tu ne pourras jamais faire jouer des Kanaks en bagayou (en étui pénien), c'est impensable. Comme je n'écoute jamais quand on me dit ce genre de chose, je me suis dit qu'il n'y avait rien à perdre à essayer. Il y a eu des moments intenses, où je m'adressais à des chefs de tribus et je leur expliquais le film que je voulais faire. Ce que ça allait raconter, ce qu'était

la Commune, qui était cette femme, Louise Michel qu'ils ne connaissaient évidemment pas, pas plus que moi d'ailleurs au départ. Ils m'ont écouté et je leur ai dit qu'à cette époque les Kanaks étaient des chasseurs et des pêcheurs, qu'ils étaient en bagayou et ne portaient pas de T-Shirt avec des noms de marques, ou des baskets Nike. C'était à eux de voir s'ils avaient envie de participer à ce film, s'ils avaient envie que ce film retrace avec eux, quelque chose de leur Histoire. Il y a eu un silence, puis ils m'ont dit qu'ils allaient en parler entre eux et qu'ils me donneraient une réponse plus tard. Et finalement ça a été « oui ». On a tourné près de Païta, dans une baie qui ressemble beaucoup à celle où ont débarqué les déportés à l'époque. Le vrai lieu existe toujours, mais on ne

peut pas y filmer, tout est moderne, il n'y a aucun « axe » de caméra possible.

Parallèlement aux repérages, j'ai commencé un casting pour trouver Daoumi. Daoumi travaillait pour un cantinier du camp, et Louise s'est liée d'amitié avec lui. J'ai vu beaucoup de Kanaks mais mon idée au départ était de chercher quelqu'un de l'île de Lifou, parce que Daoumi était de Lifou. Trouver quelqu'un pour jouer le rôle d'un de ses ancêtres... et s'il était danseur, ce serait encore mieux : je me suis dit qu'il serait plus à l'aise avec son corps. Et puis on a trouvé Augustin Watreng qui est de Lifou et qui est danseur... et qui est formidable. C'est drôle parce qu'Augustin m'a dit plus tard : « Tu sais, avant que les colons viennent chez nous, on ne portait que le bagayou. Après ils sont arrivés et ils nous ont mis ces horribles robes missionnaires pour cacher notre nudité, et maintenant toi, tu arrives, et tu nous demande de les enlever ».

Quelle trace Louise Michel a-t-elle laissée dans l'histoire de cette terre colonisée du bout du monde ?

Finalement peu de traces, malheureusement, mais je crois que ce tournage, qui là-bas a mobilisé beaucoup de gens, et ce film lorsqu'il sera diffusé va aider à faire connaître « Louise » à ce pays qu'elle a tant aimé.

Propos recueillis par Camille Jouhair, Hevadis